

Nadjib

“Beslama mon fils, on se voit bientôt.”

J'entendis ma mère raccrocher à l'autre bout du fil. Je pouvais entendre au son de sa voix qu'elle s'inquiétait. Elle avait toujours eu tendance à trop s'en faire, mais depuis qu'elle avait quitté la Syrie, son angoisse la rongait.

Ma mère était partie de Syrie en avril 2015 accompagnée de mes deux sœurs, de mes grands-parents et de mon grand frère. Malheureusement, seulement quatre d'entre eux foulèrent le sol allemand. La plus petite de mes sœurs mourut d'épuisement et de faim lors de leur traversée de la méditerranée. Lorsqu'il m'appela pour la première fois quelques semaines après leur départ, mon frère me raconta que ma mère avait sangloté contre le corps inerte de ma sœur durant le reste du trajet et qu'elle avait refusé de la lâcher lorsqu'ils arrivèrent en Grèce. Il avait dû lui arracher de force le corps sans vie et l'emporter délicatement loin des yeux de notre mère pour qu'elle se reprenne en main. Ce fut ensuite mon grand-père qui abandonna peu avant la frontière séparant la Grèce de la Macédoine. Ses jambes le trahirent : il ne pouvait apparemment plus marcher et s'était laissé tomber doucement sur le bord de la route, priant tendrement ma famille de continuer sans lui. Je ne savais toujours pas s'il avait succombé à ses blessures.

Trois mois plus tard, voilà que je devais les rejoindre. Mes affaires étaient prêtes depuis quelques jours déjà et ma main ne trembla pas lorsque je reposai le téléphone. Je me tournai vers mon père.

- C'est l'heure mon fils, tu dois partir avant le lever du jour. En partant maintenant, tu devrais arriver à Lattaquié demain soir.

Sans dire mot, je le serrai contre moi.

- A bientôt Nadjib, je te rejoindrai sous peu. J'ai besoin de passer encore quelques jours à Alep. Prends soin de ta mère et de ta sœur quand tu seras là-bas. Et souviens toi mon

garçon, tu ne peux pas soigner tout le malheur du monde. Vis, comme si tu étais seul sur terre.

Après plusieurs embrassades, je franchis le seuil de notre petite maison d'Alep et commençai mon long périple.

Marcher trente-sept heures, ce n'est pas rien quand on a 16 ans. Je découvrais la liberté pour la première fois.

Mon père et moi avons décidé de ne pas emprunter la route principale menant jusqu'à Lattaquié. Nous aurions pu y faire de mauvaises rencontres. Il m'avait donc conseillé d'aller par un petit chemin de terre, et de rejoindre la grande route lorsque Alep serait de plusieurs kilomètres derrière moi. Une fois sur le pas de la porte, je quittai rapidement la ville meurtrie laissant retentir le bruit des armes derrière moi.

Une fois ma petite route rejointe, je gambadais, l'Europe me paraissait soudain si proche. L'idée de revoir enfin ma famille après tant de temps m'emplissait de joie. Je connaissais si bien le paysage qui s'étendait devant moi, pourtant il me parut en ces instants tout à fait nouveau. Le soleil illuminait les oliviers bordant le chemin où je marchais et le ciel d'un bleu pur était dénudé de ses nuages.

Après quelques heures de marche, je décidai de me reposer sur le bord du chemin. Je m'assis contre un tronc et sortis un casse-croûte de mon sac à dos. Mes jambes soufflèrent enfin. Alors que je commençai à peine à manger mon sandwich, un bruit me pétrifia. Des voix d'hommes s'approchaient. Pour une raison qui m'est encore inconnue, cela me terrifia et me poussa à me coucher en silence derrière un olivier. Les étrangers étaient en fait deux hommes qui tenaient fermement un adolescent devant avoir tout au plus 17 ans. Par coïncidence, ils s'arrêtèrent à quelques pas de l'arbre contre lequel je me blottissais.

- Es-tu le seul ? Lui demanda posément un des d'hommes.

Le garçon lui lança un regard effronté, mais ne répondit pas.

- Réponds à ma question ! Où se cachent les autres ?

L'homme avait haussé le ton. Je frémis soudain en découvrant une arme à feu dissimulée à sa ceinture. Cet effroi provoqua la chute du sandwich que je tenais à la main. Pétrifié, je le regardai rouler lentement jusqu'aux pieds des bandits. Un des deux hommes se pencha pour ramasser mon casse-croûte, puis leva doucement la tête vers l'olivier derrière lequel je m'étais dissimulé. Cinq pas tout au plus lui suffirent à me rejoindre. Il m'attrapa violemment le bras d'une poigne ferme :

- Tiens, tiens ! Ricana-t-il, voilà que les gamins se cachent dans les arbres maintenant !

Je retirai mon bras.

- Que me voulez-vous ?

- Tu le sauras très vite gamin !

L'homme empoigna à nouveau mon bras et me poussa violemment jusqu'au chemin : « Allez-vous deux, on vous embarque ! ». Je croisai un cours instant le regard de l'autre, l'autre garçon qu'ils détenaient prisonnier. D'un même élan, nous tentâmes soudain de nous débattre, en vain. Les deux hommes étaient costauds et avaient une poigne en acier. Ils nous firent ensuite rebrousser une portion du chemin, tout en bavardant. En les écoutant parler, je compris qu'ils étaient des foutus fureteurs, qui passaient leurs journées à courser les voyageurs seuls fuyant Alep. Après plusieurs minutes de marche forcée, je découvris que nous allions probablement être amenés à Daech qui leur avait soi-disant promis des récompenses en échange de jeunes recrues.

Les brigands s'arrêtèrent soudain au niveau d'un champ d'orangers. Après avoir lancé de longs regards suspicieux derrière eux, ils nous poussèrent à l'intérieur du champ et nous le traversâmes sans un bruit. Je pensai par instant à m'échapper, mais la main

lourde était si vigoureusement agrippée à mon bras que mes espoirs furent rapidement anéantis.

Les bandits nous firent rejoindre une route en traversant un champs d'orangers. Nous fûmes jetés à l'arrière d'une petite camionnette blanche, recouverte de boue, qui démarra aussitôt. J'assistai alors avec horreur, impuissant, à mon retour forcé à Alep. Le trajet ne dura pas longtemps. Après une vingtaine de minutes, le véhicule s'arrêta. Les portes du coffre où nous avons été gardés prisonniers s'ouvrirent, inondant l'espace d'une lumière aveuglante. Quelqu'un m'attrapa alors par le col de mon pull et me tira hors de la camionnette.

- Dépêche-toi, gamin ! Tu vas pas nous faire attendre toute l'après-midi.

Je découvris alors la tête des terroristes, les vrais. Bien sûr, il m'était arrivé d'apercevoir des combattants de loin, depuis notre maison, mais le face à face se révéla plus brutal. Plus aucuns murs derrière lesquels me cacher, plus personne pour me rassurer. La distance ne me protégeait plus.

Ils étaient tout ce que j'avais imaginé d'eux. Mitraillettes en mains et haine dans les yeux. En cet instant, oui, j'avais peur.

Nous fûmes jetés dans une petite pièce, où s'entassaient déjà une dizaine de personnes. Des garçons qui semblaient tous assez jeunes. Ils m'apprirent par la suite que le groupe islamiste interceptait les adolescents lorsqu'ils tentaient de fuir Alep. Nous restions cependant dans l'incertitude quant à notre sort.

La nuit venue, un homme vint nous chercher. Il nous conduisit dans une seconde pièce où se trouvait des rangées de lits. Il nous désigna d'un coup de tête ces derniers puis tourna les talons et sortit de la pièce. Après qu'il eut fermé la porte, un petit bruit sec nous fit comprendre que nous étions retenus enfermés telles des moutons attendant d'être égorgés.

Personne ne bougeait. Nous restions tous debout, dans le noir, à attendre un miracle. Puis au fil des heures, chacun se glissait sous une couverture et sombrait dans le

sommeil. Mais moi, moi je ne pouvais pas dormir. Je m'étais assis près de la seule fenêtre de la pièce, fermée à double tour bien évidemment. Je les entendais tous respirer paisiblement dans leur sommeil. Cette nuit-là, je remarquai pour la première fois le pouvoir du sommeil sur les hommes. Ces garçons, qui étaient enfermés avec moi, avaient beau être stressés et apeurés, leur souffle s'apaisait dès l'instant où ils fermaient les yeux.

- Psst !

Je me retournai brusquement vers le chuchotement. Il provenait du matelas à ma droite. Dessus, était étendu l'adolescent qu'ils avaient attrapé juste avant moi.

- Je m'appelle Fadi, murmura-t-il. Désolé si tu t'es fait repérer par ma faute.

J'esquissai un sourire.

- Ne t'inquiète pas, ce n'est pas ta faute, c'est moi qui ai fait tomber mon sandwich !
Moi c'est Nadjib.

Il hocha faiblement la tête. Il paraissait si jeune et si vulnérable.

- Où nous ont-ils emmené ? me demanda-t-il.

- Je ne sais pas exactement, chuchotai-je. Je pense que nous ne sommes pas très loin d'Alep. Nous n'avons pas roulé très longtemps.

Il jeta alors un coup d'œil furtif vers la fenêtre.

- Tu crois qu'on pourrait s'enfuir ? Dit-il tout bas, comme si prononcer ces mots l'effrayait autant que l'action elle-même.

- Je ne sais pas. Il y avait tant d'hommes armés jusqu'aux dents lorsque nous sommes arrivés...

- Oui, mais la nuit semble tellement silencieuse.

Nos voix s'éteignirent quelques instants. Nous entendîmes alors un oiseau hululer dans le noir.

- La fenêtre et la porte sont fermées, expliquai-je. Il est possible que nous ne soyons pas surveillés, mais nous restons enfermés ici.

Les yeux pétillant d'intelligence, Fadi sembla réfléchir un moment.

- Je crois que j'ai trouvé ! s'écria-t-il soudain.

Alors il sauta de son lit et s'agenouilla par terre.

- C'est dommage qu'il fasse aussi sombre... marmonna-t-il.

Puis, il entreprit de racler le sol avec ses mains.

- Que cherches-tu ?

- J'ai trouvé ! s'écria-t-il en se relevant.

Il brandit vers moi un petit clou, très fin.

- Un objet fin, long et pointu ! Regarde-moi faire.

Il se précipita à la fenêtre et glissa le clou dans l'ouverture. Il le fit délicatement glisser du long en large de la fente.

- Où as-tu appris à faire ça ? Lui demandai-je.

- Mon père était serrurier à Alep.

Un petit « clic » résonna dans la pièce, nous indiquant que la fenêtre était désormais ouverte. Nous nous regardâmes, à la fois excités et morts de trouille. Fadi s'avança alors vers la minuscule fenêtre.

- Attends, et les autres ? Demandai-je en désignant de la tête les garçons qui dormaient.

- On serait immédiatement remarqué si nous tentions tous de nous échapper... soupira tristement Fadi. Oublie les autres, la clé c'est de vivre comme si l'on était seul au monde.

Et il disparut derrière la fenêtre. Je regardai une dernière fois les visages paisibles des prisonniers, et je le suivis.

Une fois à l'air libre, nous longeâmes silencieusement les bâtiments et nous trouvâmes soudain nez à nez à un grillage. Nous l'escaladâmes avec empressement et sautâmes de l'autre côté. Nous étions sortis du camp.

Nous prîmes les jambes à notre cou et détalâmes le plus vite que nous pûmes. Le plus loin possible, le plus vite possible. Chaque pas comptait. Chaque pas nous éloignait de l'enfer et nous rapprochait de la liberté.

Fadi s'arrêta soudain à la lisière d'un champ.

- Attends, dit-il. De quel côté faut-il aller ?

Je pensai : « Si nous ne sommes pas loin d'Alep, nous devons aller à l'Ouest pour rejoindre la mer. ». Mon père m'avait appris le soleil et la lune se levaient toujours à

l'Est pour se coucher à l'Ouest. Je levai donc les yeux vers le ciel. La nuit était tombée depuis de nombreuses heures mais d'opaques nuages se propageaient dans le ciel, m'empêchant de trouver la lune.

J'attendis donc que le ciel se dégage, à côté d'un Fadi sur ses gardes. La lumière de la Lune perça enfin à travers les nuages. Nous entamâmes alors un long chemin en direction de la mer, où nous pourrions prendre un bateau qui nous emmènerait en Europe.

De très longues heures s'écoulèrent. Tantôt marchant, tantôt courant, nous ne changions pas de cap. A la pointe du jour, nous quittâmes les champs et nous retrouvâmes face à des montagnes que nous dûment gravir. Au début, le soleil n'était pas encore haut dans le ciel et l'air était frais. L'ascension ne fut donc pas pénible. Cependant, après avoir franchi cette première montagne, nous nous trouvâmes face à une immense vallée, menant à une seconde montagne. Il était probablement midi et la faim commençait à se faire sentir : nous n'avions pas mangé depuis notre enlèvement.

Notre joie fut grande lorsque nous découvrîmes un ruisseau au cœur de la vallée. Nous pûmes nous y débarbouiller et boire toute l'eau que nos estomacs pouvaient avaler.

La traversée de la montagne suivante fut longue et la nuit tombait lorsque nous arrivâmes de l'autre côté. Nous nous reposâmes une petite heure et repartîmes. Nous arrivâmes ensuite à l'orée d'un bois.

- De l'autre côté, c'est la mer ! S'exclama Fadi.

Seulement la traversée fut longue : nous marchâmes toute la nuit. Mais l'espoir d'arriver au terme de notre voyage nous portait et nous ne nous arrêtâmes pas une seule fois pour nous reposer, ne serait-ce que quelques minutes.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque nous sortîmes enfin de la forêt. La mer s'étendait à perte de vue. C'était en fait la première fois que je la voyais. J'enlevai mes chaussures et enfonçai mes pieds dans le sable chaud. Fadi et moi étions épuisés.

La plage était bondée de monde. Des dizaines de personnes qui cherchaient

probablement à traverser la mer, juste comme nous. Nous fîmes patiemment la queue parmi les réfugiés qui cherchaient un bateau. Après de nombreuses tentatives, nous finîmes par trouver le propriétaire d'un tout petit bateau.

- Oh mes pauvres enfants, soupira ce dernier. Je ne peux malheureusement pas garantir à chacun de vous de trouver une place sur ma fragile embarcation. À mon grand regret, seulement une personne pourra se joindre à notre voyage.

Fadi et moi nous regardâmes. Il était évidemment impensable que nous puissions partir l'un sans l'autre après tant de chemin parcouru ensemble.

- Allons-nous reposer Nadjib, me proposa Fadi. Nous chercherons un autre bateau demain.

Nous rebroussâmes donc chemin jusqu'à la forêt après avoir réclamé un peu de nourriture. On nous donna du pain rassis, qui reste cependant un des plats les plus délicieux que j'ai pu manger jusqu'alors.

Fadi, que je trouvais extrêmement débrouillard pour ses 15 ans, parvint à faire du feu et nous nous étendîmes au creux de la chaleur de ce dernier alors que le soleil se couchait.

Fadi s'endormit rapidement. Mais moi je ne pouvais pas. Je n'arrivais pas à penser à autre chose que ma famille, qui m'attendait là-bas, en Europe. J'avais promis de les rejoindre et j'avais déjà perdu suffisamment de temps. De plus, chaque fois que mes paupières lourdes se fermaient, je revoyais les hommes armés nous enlever. Je revoyais le visage de tous ces autres garçons que nous avons laissés derrière nous. Je craignais que mon père ne se fasse également séquestrer et ne puisse plus nous rejoindre.

Il fallait que j'aille en Europe, quelqu' en soit le prix. Si mon père n'y parvenait pas, il fallait que j'aille aider ma mère, mon frère et mes sœurs.

J'attendis le petit jour, perdu dans mes pensées. Lorsque l'aube arriva, je me levai sans

bruit, tel un fantôme. Tel un monstre, car j'en étais un. Je me penchai alors par-dessus le corps de Fadi, encore paisiblement endormi.

- Pardonne-moi mon frère, murmurai-je.

Et je fuis. Je fuis comme un lâche. Je fuis vers la liberté mais également vers le remord éternel. Je ne me suis depuis jamais pardonné d'avoir laissé mon ami dans ces bois. J'atteignis l'embarcation juste avant son départ, et montai à son bord grâce au peu de sous qu'il me restait.

Je tentai de noyer mes pensées dans le brouillard. J'attrapai une rame et entrepris de ramer, avec toute l'énergie qu'il me restait.

Mais je ne tins pas longtemps, mon corps commençait à faiblir après ces nombreuses nuits sans dormir. Après une heure je passai donc le relais.

Je m'assis au-devant du bateau avec l'envie de vomir. Je ne savais pas si cette dernière était due au mal de mer ou à ce que j'avais fait. Une petite fille d'environ 6 ans vint s'asseoir à côté de moi et me fit boire un peu d'eau.

- Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici tout seul ? me demanda-t-elle.

- Ce n'est pas compliqué, lui répondis-je le ton amer, avec une pointe d'ironie dans la voix. Pour survivre, il suffit de vivre comme si on était seul sur terre.